

I

IL ME SEMBLE que cela avait été plus facile, la première fois. Près de Vienne, en Autriche. Je n'ai jamais eu la curiosité de retrouver le lieu exact, ni cherché à savoir si c'était vraiment un hôpital, ou un de ces lycées désaffectés et transformés en camps de réfugiés pour accueillir les milliers de gens qui affluaient depuis l'Est. Je me souviens avec certitude d'une seule chose : c'était une grande bâtisse avec un double escalier extérieur, donnant sur une vaste pelouse. J'étais arrivé par là. Le reste, je ne sais plus. Si : des carreaux dans une salle de bains. Couleur crème, ou jaune. Le fameux jaune des Habsbourg ? Comment savoir, soixante ans plus tard ? Mais il était certain que, la tête tournée vers ces carreaux, j'avais trouvé cela facile, mourir.

Je pensais à Stefan. Ou à rien. Mon état ne me permettait plus de réfléchir. L'irruption de la maladie s'était manifestée d'abord par de fortes fièvres, suivies de vomissements.

Puis, un nouveau palier avait été franchi. Mon corps subissait une montée inexorable de la température. À peine quelques heures après mon arrivée, j'étais secoué de spasmes et de convulsions qui faisaient dire au jeune médecin : « Il est perdu. Mettez-le dans la salle de bains, nous avons besoin de place par ici. » Se doutait-il que j'entendais ce qui sonnait comme une condamnation définitive, se rendait-il compte que j'étais conscient, encore en état de comprendre malgré cet épais brouillard dans lequel j'avais l'impression de flotter ? Le typhus tuait par milliers, je le savais. Je serais une victime de plus à mourir dans la crasse. J'étais parti six mois plus tôt de Temesvar, et je n'atteindrais pas mon but : j'avais échoué à m'extraire de la nasse. J'avais certes réussi à échapper à l'armée Rouge, mais les rats et les poux, ou plus exactement la bactérie des Rickettsies dont ils étaient porteurs, avaient eu raison de ma détermination à ne pas mourir dans cette guerre qui... Aucun esprit ne résiste à l'hébétude provoquée par plusieurs jours de fortes fièvres. Je ne voulais plus rien, ne luttais plus. Mais je pensais à Stefan.

Un train raté dans une gare d'Europe centrale, et soixante ans plus tard, il me manque toujours. Mais pourquoi en avoir parlé à mon fils ?

« Stefan comment ? » me demanda-t-il.

« Dragan. Stefan Dragan. Né à Timisoara en 1928. »

« D'accord, papa. Je vais voir ce que je peux faire. Tu sais, par Internet, ça ne devrait pas poser trop de problèmes. Mais pourquoi tu ne m'en as pas parlé plus tôt ? »

J'ignorais comment mon fils avait fait pour ces recherches, je ne comprenais rien à ces choses-là, où plutôt, je l'avoue, cela m'arrangeait de dire que j'étais trop vieux pour m'y intéresser. Mais ce bout de papier était bien là, sous mes yeux :

Stefan Dragan, Ocean's Drive 12, Honolulu, Hawaï.

Dans mon esprit, personne n'habitait *vraiment* à Honolulu, sauf dans les séries télévisées américaines. Personne, et surtout pas Stefan.

Cela s'était passé quelques semaines auparavant. J'avais préféré interrompre le médecin plutôt que de subir l'inévitable couplet de compassion standard. Le décompte des jours se ferait plus pressé désormais, en cela le diagnostic était clair, mais pour moi, le tic-tac de cette horloge-là n'était pas un bruit inconnu. À quoi bon s'affoler, donc.

L'idée d'habiter dans une rue appelée Ocean's Drive, quand on est né à Timisoara, me paraît incongrue. Notre vieux professeur de géographie, M. Szerb, aurait-il seulement pu nous indiquer Honolulu sur une des vieilles cartes du temps de la double monarchie dont il disposait au lycée de Timisoara ? Avions-nous idée, à treize ans, que l'on pouvait finir sa vie sur une île américaine appelée Hawaï ? Mon

acte de décès comportera pourtant la même mention que celui qu'on remplira un jour pour lui : Né à Timisoara. Alors Bar-sur-Aube ou Honolulu, Hawaï, c'est peut-être du pareil au même.

Nous nous étions perdus dans le chaos du front qui avançait. Perdus l'un pour l'autre, perdus au milieu d'un continent éventré, et nulle part où aller. La guerre nous avait transformés en faux jumeaux pendant un long été, puis tout s'était déchiré, d'un coup de sifflet. Une main tendue, un train qui part vers l'ouest : je suis resté sur le quai, et les cris de Stefan, incrédule, la tête penchée dangereusement hors du compartiment, n'y changèrent rien.

Cet instant m'a obsédé pendant tant d'années. Il existe pourtant des moments dans cette histoire que ma mémoire ne parvient plus à reconstituer. Ces quelques secondes avant le sifflement du chef de quai. Ce n'est pas à cause des soixante années qui me séparent de ces quelques minutes que les images se sont évanouies. Déjà quelques mois plus tard, en regardant les carreaux blancs ou jaunes d'un hôpital de fortune, je ne savais plus très bien pourquoi nous n'avions pas pris ce train ensemble.

Personne n'a le courage de me dire comment la fin va arriver, me dire précisément comment le corps me lâchera.

M'étouffera, m'empoisonnera. Décrire la manière exacte dont il me trahira. Sans qu'une balle allemande ou le typhus s'en mêlent. Juste parce qu'une maladie ordinaire, une maladie de Monsieur-tout-le-monde m'aura attrapé dans ses filets. Sans panache.

C'est un mot que j'ai appris en arrivant en France, un de ces mots que j'aime. L'idée que je vais mourir *sans panache* me désole. Le reste...

J'aimerais partir en écoutant du violoncelle. Les suites de Bach, ou encore mieux, un des concertos de Haydn, pour m'accompagner vers ce silence dont je ne sais pas s'il faut avoir peur ou non. Je devrais le demander à Suzanne tant que je le peux encore. Elle sait que j'aime le son des cordes, mais je ne lui ai jamais dit pourquoi ma préférence va au violoncelle. Notre professeur de musique au lycée de Temesvar nous avait expliqué que les fréquences du violoncelle s'approchaient plus que tout autre instrument de celles de la voix humaine. Quand je me débattais avec mon cor anglais – l'apprentissage d'un instrument était obligatoire au lycée, et j'avais hérité du cor sans le moindre enthousiasme – j'enviais Stefan. Les sons émanant de la pièce d'à côté n'avaient rien à voir avec les sifflements maladroits que je produisais à longueur d'exercices, malgré tous mes efforts. Je ne comprenais rien à la musique, ou plutôt, malgré ma grande cage thoracique qui avait convaincu mon professeur